

A Montauban, l'enfer selon Anne et Patrick Poirier

CRITIQUE | Le Musée Ingres-Bourdelle propose dans ses sous-sols plusieurs installations du couple d'artistes qui porte, à travers ses œuvres, un regard inquiet sur le monde.



Une installation issue de l'exposition « Un miroir du monde » au Musée Ingres-Bourdelle, à Montauban.

JEAN-JACQUES ADER

A la fin des années 1960, Anne et Patrick Poirier faisaient des vestiges du port d'Ostia Antica et d'autres ruines romaines leurs sujets. Leurs œuvres semblaient détachées de l'actualité de la création et du monde contemporain, où la griserie technique était à son comble. Apollo 11 venait

de se poser sur la Lune, preuve de la toute-puissance du progrès. Rappeler la fragilité des entreprises les plus grandioses, c'était alors prendre l'époque à rebours. Un demi-siècle plus tard, quand la pensée de l'effondrement de la civilisation tourne à l'obsession générale, il est tentant de prêter à leurs premiers travaux une qualité prophétique.

Les plus récents sont plus inquiétants et explicitement accusateurs, proches d'un tragique que les deux artistes n'avaient encore pas poussé jusqu'à une violence si crue. Ils ont pour cela, dans le cadre de l'exposition « Un miroir du monde », pris possession des étages inférieurs du Musée Ingres-Bourdelle, à Montauban, voûtes médiévales que l'on atteint par un escalier monumental. On aurait pu s'attendre à ce que les Poirier, qui sont passés, comme Jean-Auguste-Dominique Ingres, par la Villa Médicis et ont comme lui la passion de l'Antiquité classique, tirent parti de ces connivences. C'est très peu le cas, à l'exception d'une allusion ironique à *La Source* (1856), d'Ingres.

Leur première installation, logée dans une vaste niche fermée par une grille, se compose de débris jetés sur les dalles, que l'on distingue à peine dans l'ombre, et d'une phrase écrite en majuscules avec des néons blancs, seule source lumineuse de l'œuvre. Elle dit : « *Un monde qui se fait sauter lui-même ne permet plus qu'on lui fasse le portrait.* » La citation est de l'écrivain autrichien Hermann Broch (1886-1951) et date de 1945, l'année des bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki. C'est, exprimée autrement que ne le fit au même moment le philosophe et compositeur Theodor Adorno (1903-1969), la constatation de ce que l'humanité a démontré de quelle inhumanité elle était capable si les moyens lui en étaient donnés par la technique, et que l'irréparable a été commis.

Corbeaux empaillés

Une deuxième pièce se nomme *Les Corbeaux du Prince Noir*, lequel Prince Noir – Edouard de Woodstock (1330-1376) – était le fils du roi d'Angleterre Edouard III et reste dans l'histoire comme un des pires massacreurs de la guerre de Cent Ans, particulièrement en Aquitaine et en Guyenne. Il fit construire à Montauban un château, dont il reste ces salles gothiques, qui portent son nom. Les Poirier dédient une œuvre funèbre à cet adepte de la terreur : les murs sont masqués de panneaux noirs, en haut desquels des corbeaux empaillés sont posés. Ils tiennent dans leurs becs des bouts de papier, porteurs de mauvaises nouvelles pour aujourd'hui, par exemple la montée des eaux.



La plus grande salle de l'exposition « Un miroir du monde », au Musée Ingres-Bourdelle, à Montauban.
JEAN-JACQUES ADER

Un étage plus bas s'ouvre la plus vaste des salles, haute et profonde, dont les Poirier ont fait une vision infernale. Le sol est recouvert de panneaux réfléchissants. Quelques autres corbeaux et vestiges antiques y sont placés, que l'on ne voit pas d'abord, car le regard est saisi par l'inscription, lettres de néon blanc environnées d'un halo écarlate : « *Ha oui, vous pouvez parler de PARADIS, vous qui déshonorez la TERRE!* » Une citation extraite de *Walden ou la Vie dans les bois* (« *Walden ; or, life in the woods* », 1854), de Henry David Thoreau (1817-1862), philosophe et poète américain.

Thoreau n'a cessé de dénoncer l'esclavagisme, la cupidité et le sort fait aux populations indiennes. Outre *Walden*, appel à renouer avec une vie naturelle, il est aussi l'auteur d'un traité intitulé *La Désobéissance civile* (« *On the Duty of Civil disobedience* », 1849), titre fort actuel. Sa malédiction se reflète dans les miroirs au sol et prend possession de l'espace. Elle est encadrée de quatre mots en lettres bleues qui s'accordent à elle : « Silence », « Chronos », « Rêves », « Oubli ». Une composition musicale de Guillaume Poirier, fils des artistes, emplit l'espace. L'effet est puissant.

Dans cette salle et celle qui la précède sont disposés d'ordinaire des fragments de sculptures, des bronzes et des céramiques trouvés sur le site de la cité gallo-romaine de Cossa, proche de Montauban, dont il ne reste plus rien que ces débris. A ces collections archéologiques répondent désormais des vitrines où les Poirier ont réuni des verreries et des assiettes ébréchées ou brisées – certaines à motifs touristiques vénitiens ou nantais – et d'autres bibelots en triste état. Voici, dit la légende écrite par les auteurs, tout ce que retrouveront les archéologues du XXIII^e siècle fouillant une décharge de la fin du XX^e siècle sur le site où se trouvait autrefois une ville, qui aura disparu comme Cossa. Encore faudrait-il qu'il y ait toujours des archéologues dans trois siècles.



Sculpture en verre brisé issue de la série « Ouranopolis » (1996), exposée au Musée Ingres-Bourdelle, à Montauban. JEAN-JACQUES ADER